

LA PROMESSE FAITE À MA SŒUR

roman

« FOR INTÉRIEUR »
Écritures autobiographiques

« For intérieur » explore le registre très singulier de l'écriture intime, de l'individuel et de l'universel, du personnel et de l'historique. La collection accueille des textes qui repoussent les frontières du genre : fragments d'une vie, autobiographie rêvée, confessions pudiques ou impudiques.

Cet ouvrage est publié avec l'aide de la Communauté Française de Belgique.

Couverture : © Collection particulière
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2006.
www.lesimpressionsnouvelles.com

Joseph Ndwaniye

LA PROMESSE FAITE À MA SŒUR

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

CHAPITRE 1

Je vis le jour en 1963 sur la petite colline de Kibingo, probablement en juin. On n'était pas à un jour près. Mon frère Thomas et moi étions nés au début du mois, ou peut-être un peu plus tard. Mais mes parents avaient choisi le trente du mois. Était-ce la date prévue par la commune pour les déclarations des naissances ? Avaient-ils choisi ce jour pour ne pas rater le marché mensuel se déroulant sur la place communale et faire ainsi d'une pierre deux coups ?

Cette petite colline du sud du Rwanda qu'habitaient mes parents avait été retenue par les premiers missionnaires protestants allemands, puis hollandais, pour y bâtir le premier Temple à la mesure de leurs ambitions de convertir les indigènes.

Le choix de cet endroit n'était pas le fruit du hasard. Les collines y étaient dessinées harmonieusement autour de la rivière Nyabarongo qui se faufilait entre elles comme le fil d'un collier traversant les perles. Prenant sa source dans les collines situées plus haut que celle de Kibingo, elle avait définitivement emprunté la couleur rouge de la terre qu'elle charriait à son passage. Elle continuait son parcours pour devenir, après des milliers de kilomètres et à travers plusieurs pays, le grand fleuve au nom plus prestigieux, le Nil.

L'installation des missionnaires au sommet de cette colline n'était pas motivée par une étude de marché ayant conclu à une fertilité de vocations futures. Pragmatiques, leurs ambitions d'évangélisation n'étaient pas dénuées de tout intérêt touristique.

À partir des terrasses de leurs habitations en briques cuites, ils s'offraient à peu de frais l'un des meilleurs panoramas du Pays des Mille Collines.

Ils avaient alors à leurs pieds la rivière rouge dont les reflets du soleil couchant rendaient l'eau plus orangée. Le spectacle était encore plus saisissant quand après les pluies abondantes du mois d'avril la rivière sortait de son lit, permettant aux rayons de soleil de venir tapisser la vallée de leur éclat.

Ils avaient construit à proximité de leurs beaux logements une école primaire. D'après ma mère qui fut dans sa jeunesse leur élève, convertie de la première heure, une partie des locaux servirent pendant un certain temps à la formation des aides-accoucheuses.

À deux cents mètres de l'école primaire, sur les hauteurs, ils érigèrent leur meilleur symbole. Un temple conçu avec goût, disposant de multiples recoins et doté d'un orgue que le vieil évangéliste Aaron, officiant au culte des enfants, accordait sans se soucier de la cacophonie que ces derniers propageaient autour de lui.

Imposante au sommet de la colline et dominant au propre comme au figuré les nouveaux convertis, on

pouvait apercevoir, sur plusieurs kilomètres à la ronde, sa croix sans cesse repeinte pour garder sa blancheur immaculée. Ainsi les indigènes récalcitrants à l'appel du Dieu Chrétien ne pouvaient invoquer l'ignorance de cet endroit pour se soustraire à la prédication de ses prestigieux envoyés.

Nos grands-parents qui avaient répondu en masse à l'appel de ces missionnaires avaient transmis avec beaucoup d'enthousiasme le message biblique à leur descendance.

Le nombre d'enfants des collines proches et lointaines grouillant dans la cour de l'église le dimanche, bien avant que la cloche n'annonce le début du culte, témoignait de cette ferveur. Mais une fois la parole du Seigneur ingurgitée et les cantiques débités avec conviction et énergie, notre exercice dominical tant attendu était d'aller marauder les fruits du domaine paroissial : goyaves, mangues, papayes, avocats et autres fruits de la Passion élevés sous la bénédiction divine. On allait plutôt les ramasser car, mûrs, ils tombaient tous seuls de leurs arbres. De temps en temps ils venaient s'écraser sur nos crânes lorsqu'ils se dérobaient sous les pattes des oiseaux.

Nous étions devenus de véritables champions du quatre cents mètres slalom entre les arbres fruitiers. Démarrant au quart de tour sans la nécessité d'un coup de gong, Edmond, le jardinier des missionnaires, se mettait en vain à nos trousses pour nous faire payer

le péché d'avoir goûté aux fruits défendus du jardin de ses vénérés patrons.

Machette à la main, il se mettait à nous injurier quand au bout de quelques mètres nous nous enfoncions dans l'obscurité de la forêt épaisse qu'il maîtrisait moins que nous.

C'est une fois arrivés de l'autre côté de la colline que nous pouvions savourer notre butin à l'ombre des eucalyptus, les seuls témoins de nos méfaits.

Pour manifester leur intérêt de soigner les corps des nouveaux adeptes au même titre que leurs âmes, les missionnaires choisirent le point culminant de la colline pour y implanter l'hôpital.

De là, la vue était encore plus imprenable sur les collines avoisinantes et sur la Nyabarongo.

D'habitude sèche, la petite route reliant la paroisse à l'hôpital se gorgeait parfois d'eau boueuse, devenant alors un enfer pour tout conducteur non expérimenté qui osait s'y aventurer. La dernière partie était une ligne droite jusqu'à l'entrée de l'hôpital. Les missionnaires avaient planté sur cette partie de la piste des arbres sélectionnés dans leurs pépinières pour donner de l'ombre au patient fiévreux terrassé par la malaria, transporté dans le palanquin sous un soleil de plomb et sans autre protection qu'une simple natte en papyrus posée sur lui. Il était soulagé avant même de recevoir la piqûre classique sur la fesse gauche.

Pour des raisons pratiques dues à la disposition de la salle d'injections au dispensaire, l'infirmier Juvénal demandait aux patients qui faisaient encore la file de ne lui présenter que cette seule fesse. Les malheureux qui en avaient pour une cure d'une semaine de pénicilline !

Issu de la première promotion d'infirmiers formés sur le tas par les missionnaires, il avait déjà les mains tremblantes pour avoir trop manipulé les seringues mais aussi pour s'être souvent désaltéré avec l'*urwagwa*, bière artisanale de banane. Ceci ne l'empêchait pas de rester le meilleur à son poste de « spécialiste en piqûre ».

Il ne supportait pas qu'un patient puisse se plaindre de douleur à l'introduction d'un produit pourtant visqueux, administré avec une aiguille ayant subi plusieurs cycles de stérilisation et qu'on entendait fendre au passage les différentes couches des muscles fessiers. Il fallait souffrir pour être quelqu'un, pour guérir. La guérison n'attend-elle pas le patient au bout de la souffrance !

Même trente-cinq ans plus tard, je ne suis pas prêt d'oublier cette grosse aiguille en train de vampiriser ma fesse sous l'œil grave de ma mère compatissante.

Ce qui m'avait toujours impressionné depuis que j'étais tout petit, au départ de l'arbre situé derrière la maison familiale, c'était l'image qu'offrait l'hôpital dominant la colline d'en face. Son toit en tôles ondulées

rouges rivalisait d'éclat avec celui de l'église située en contrebas, comme si les missionnaires avaient voulu éviter la jalousie entre les deux institutions sœurs.

De loin déjà, on apercevait une petite tache blanche dans la partie centrale du mur de la façade. Au fur et à mesure que l'on s'avancait vers l'hôpital, la tache devenait plus grande pour se transformer enfin en un bonhomme imposant et rondouillard ayant toujours les mains dans les poches de sa blouse blanche. C'était Salomon, appelé le vieux, le sage. Il était tout dans l'hôpital : infirmier, pharmacien, hôte d'accueil, directeur du personnel sans en bénéficier de retombées financières. Il avait gagné tous ces titres non seulement à cause de son ancienneté dans l'institution mais aussi de son charisme. Il ne s'en défendait pas. Tous ces rôles lui collaient à la peau. Il était connu dans toute la province, et même au-delà. Aussi bien les dignitaires de la région que la population ordinaire connaissaient le chemin de l'officine où ils se dirigeaient pour s'adresser directement à lui, lorsqu'ils ne le trouvaient pas à l'entrée en train de palabrer.

Plus tard, quand j'ai commencé à travailler dans l'hôpital, il m'a fallu du temps avant de comprendre sa véritable fonction. D'ailleurs peu de membres du personnel, même les plus anciens, en connaissaient les limites. Elles étaient floues mais ô combien efficaces.

Un jour, sachant qu'il était influent aussi bien à l'hôpital que dans l'église protestante dont dépendait

celui-ci, je lui confiai un dossier dont la suite de ma carrière dépendait. Il avait alors accepté de le défendre dans une des commissions dont il faisait partie. À son retour, il me rassura sur la suite qui allait être donnée à ma demande. C'est sans inquiétude que j'attendis en vain la décision jusqu'au jour où, lors d'une rencontre fortuite avec une personne siégeant dans la même commission, j'appris qu'aucun sujet me concernant n'avait jamais été inscrit à l'ordre du jour. Toute la confiance que j'avais en lui s'évapora en deux temps trois mouvements. Le mythe était mort.

Dans le mur de la façade de l'hôpital étaient incrustées trois lettres : FBI. Quand je fus en mesure de lire, je demandai à mon père la signification de cet acronyme.

– « Fonds du Bien-être Indigène », me répondit-il.

Il se rappela que, quand il était jeune, c'était l'expression favorite des missionnaires qui, en mettant l'accent sur le bien-être des indigènes et non le leur, allaient donner plus de crédit à leur action médico-évangélique.

Il me raconta comment il y eut des réticences de la part des dits indigènes très attachés à leurs traditions et qui se sentirent menacés quand on leur demanda d'invoquer Jésus à la place de leurs ancêtres. Ils ne virent pas d'un bon œil non plus l'arrivée des docteurs blancs qui leur donnaient des comprimés en les

dissuadant de consulter leurs guérisseurs habituels. Ils ne voulaient pas de ces « sorciers blancs ».

J'aimais venir dans cet hôpital, non pour les piqûres qu'on m'y faisait, mais pour le défilé incessant de femmes en blanc. Mon fantasme pour celles-ci avait commencé très tôt.

En attendant les résultats de mon test de malaria, je les observais en train de passer d'un pavillon à l'autre, transportant du matériel à stériliser, conduisant un patient en salle d'opération ou même allant au centre de santé pour vacciner les enfants.

Je les trouvais belles, très belles dans leurs jupes blanches à bretelles recouvrant à peine leurs genoux, assorties à leurs chemisiers bleu ciel avec boutons à pression qui souvent mettaient en évidence les formes généreuses de leurs poitrines. Je parle ici des élèves infirmières.

Leurs aînées diplômées, quant à elles, portaient des tabliers blancs d'une pièce, longs jusqu'à mi-mollets, ce qui était moins sexy aux yeux de leurs collègues masculins.

Un beau jour j'étais allongé dans le gazon de l'hôpital fraîchement tondu en attendant le résultat de ma prise de sang. Je devais avoir treize ans. Ma mère qui m'avait accompagné bavardait avec une amie. Une de ces étudiantes, qui marchait à vive allure pour prouver son enthousiasme à sa monitrice de stage d'origine suisse, laissa tomber une boîte

contenant des compresses à stériliser. Mademoiselle Frédérique, la monitrice, avait la lenteur en horreur, contrairement, dit-on, à la majorité de ses compatriotes. Dans la précipitation pour ramasser les compresses éparpillées, les pressions du chemisier de la jeune étudiante lâchèrent. Elle donna priorité à leur ramassage, laissant sa poitrine s'offrir en spectacle aux yeux curieux des hommes présents, qui tout d'un coup en oublièrent de gémir de leurs douleurs.

La monitrice était verte de rage. De jalousie aussi, peut-être. La nature l'avait moins équipée aussi bien recto que verso que la majorité de ses élèves aux morphologies locales. Je voyais les yeux des hommes pétiller de bonheur au lieu de secourir la pauvre déboutonnée. Rien qu'en la regardant, ils se vengeaient du plaisir qu'elle prenait en leur faisant des piqûres de pénicilline pour soigner les conséquences fâcheuses de leurs égarements charnels dans les petits débits d'urwagwa. Les femmes, quant à elles, perplexes et hébétées à la rwandaise, firent semblant de regarder les papillons qui volaient.

J'étais rouge de l'intérieur, évitant de croiser le regard de ma mère. J'aurais imploré « Imana », le Dieu de mes ancêtres, et le Bon Dieu des missionnaires en même temps pour que les résultats de ma malaria soient retardés. Le spectacle était trop beau !

Mais le vieux laborantin, jaloux de ma position, vint m'appeler avec insistance pour m'annoncer une malaria positive de trois croix. Je dus me retenir

pour ne pas contester la rapidité de son diagnostic. Mon rêve de devenir comme lui, celui qui regarde au microscope, n'en fut que renforcé. Je ne remercierai jamais assez la belle étudiante de m'avoir aidé à consolider ma vocation. J'y vis un signe, un appel pour travailler plus tard dans cet hôpital comme le vieux Juvénal.

Ces souvenirs m'aidèrent à tenir le coup dans la solitude de mes débuts en Belgique. Dans ma chambre d'étudiant de trois mètres sur trois, aussitôt les cours terminés à l'université, je dépliais mon lit et je m'allongeais en surveillant le petit réchaud électrique à deux plaques. Sur celui-ci cuisaient les côtes de porc achetées en promotion et le riz dont je me nourrissais sept jours sur sept sans avoir peur d'attraper le bérubéri. Mes pensées m'embarquaient jusqu'à Kibingo et le temps passait.

Mon frère Thomas et moi y avons vu le jour deux ans après notre sœur Antoinette et cinq ans avant notre petit frère Ismaël. Mon père, qui avait été à l'école des missionnaires protestants, y avait des amis, la famille du docteur Van Hoof, médecin-directeur de l'hôpital. Nous étions fiers d'aller en visite chez eux. Nous y mangions des gâteaux au beurre préparés selon la recette de la grand-mère des Pays-Bas. Ils avaient même des jouets en plastique. Avant d'y aller, nous mettions nos belles chaussures en cuir authentifié par la mention « cuir véritable ». Ils nous les avaient

apportés à leur retour des vacances d'été. Elles nous démarquaient de nos petits voisins qui n'en avaient pas. Ma mère avait reçu un chapeau sûrement acheté dans une grande surface d'Amsterdam, ainsi qu'un ensemble à fleurs, des roses, qu'elle arborait fièrement au culte du dimanche aux cotés de ses sympathiques bienfaiteurs, malgré sa timidité légendaire.

Mon père avait hérité d'un costume gris. La veste avait un seul bouton et le bas du pantalon était à peine plus large que ses mollets. L'ensemble lui allait comme un gant quand il le portait avec ses chaussures brunes importées aussi de Hollande et que Gustave, notre homme à tout faire, faisait briller avec une certaine fierté.

Avec nos amis Tim, Thérèse et Roel, les trois enfants du Docteur missionnaire Van Hoof, nous passions nos après-midi à cacher puis à rechercher des bonbons, une sorte de chasse aux oeufs de Pâques qui se moquait des saisons.

Pendant ce temps les adultes sirotaient l'urwagwa, produit de la bananeraie familiale et fort apprécié par les Européens à cause de son goût proche du vin blanc qu'ils étaient habitués à consommer chez eux. Après quelques heures passées à ingurgiter la boisson au goût plus ou moins sucré et dont personne ne connaissait la teneur en alcool, nos amis hollandais regagnaient presque à quatre pattes leur luxueuse villa.

La fin de ces plaisirs variés pour les enfants et pour leurs parents était souvent ponctuée par une

invitation au repas que Gustave nous avait préparé avec le concours de ma mère.

Pendant qu'on s'évertuait à astiquer les couverts pour que nos invités « Bazungu », les Blancs, se sentent à l'aise en utilisant à table les ustensiles de leurs semblables européens, Tim, Thérèse et Roel étaient déjà dans la cour en train de se laver les mains afin de manger comme de vrais Africains. Ils avaient déjà assimilé toutes les habitudes. Il ne leur manquait plus que la couleur locale.

J'avais cinq ans quand cessèrent brusquement mes jeux favoris avec les amis. Finies les virées d'après le culte du dimanche, dans les jardins aux fruits défendus des missionnaires. Finie la chasse acharnée aux bonbons avec nos petits camarades aux têtes blondes. Finies les visites chez les Bazungu et les chaussures en cuir véritable. Mais finis aussi les petits déjeuners aux petits pains préparés par Gustave. Je devais partir, sans poser de questions et sans pleurs. J'étais fier d'être choisi. Pourtant je quittais mon frère jumeau.

Au Rwanda, il était de tradition d'envoyer les enfants vivre quelque temps chez leurs grands-parents, souvent très jeunes, ce qui fut mon cas. Parfois l'enfant choisi y restait jusqu'à l'âge adulte. Dans notre famille cette tradition avait commencé par notre sœur Antoinette. Elle avait été envoyée vivre

avec notre grand-mère maternelle, veuve. Mais au moment de commencer sa scolarité elle était revenue à la maison.

Sans explications, je fus l'heureux élu, choisi pour aller vivre chez la grand-mère paternelle, elle aussi veuve. C'était comme ça, c'était la tradition. Peut-être certains codes devaient-ils être respectés pour désigner les enfants qui iraient chez leurs grands-parents. Le choix se faisait peut-être en fonction de l'âge. Mais à peine quelques minutes me séparaient de mon frère. Qu'importe, mes parents n'avaient jamais su avec exactitude qui de nous deux avait le plus joué des coudes pour se manifester avant l'autre.

Un soir mon père rentra de son travail vers dix-huit heures comme d'habitude après sa tournée d'inspection dans les écoles de l'arrondissement qu'il dirigeait.

Nous allions passer à table lorsqu'il m'appela et me dit :

– Demande à ta maman de préparer tes affaires. Demain matin Gustave t'accompagnera chez ta grand-mère.

– Laquelle ?, demandai-je.

– Ma mère à moi, me répondit-il.

– Chouette !, m'écriai-je.

Je croyais que c'était une mission ponctuelle. J'espérais y aller pour quelques jours et que je reviendrais à la maison. Très vite j'ai déchanté quand j'ai demandé la date de mon retour.

– Tu resteras chez elle. Une école se trouve à deux collines de là et tu y commenceras ta scolarité.

Sur le moment même, cela me fit mal au cœur d'abandonner mon inséparable camarade de jeu, mon frère jumeau, Thomas. Mais d'un autre côté je fus fier de cette sorte de mission dont je venais d'être investi, celle de veiller sur ma grand-mère alors que je n'avais que cinq ans. J'étais content d'aller m'occuper de son troupeau de vaches.

Ma sœur Antoinette qui m'avait précédé dans la même mission n'avait jamais manifesté aucun signe de mécontentement. Elle m'avait servi d'exemple.

Ce soir-là, ma mère me prépara un petit sac avec quelques affaires dont j'allais avoir besoin. Le lendemain de bonne heure, Gustave et moi prenions le chemin. Il fallait parcourir une quinzaine de kilomètres, escaladant colline après colline pour arriver chez ma grand-mère. Pendant le trajet je ne ressentis aucune tristesse. Seul mon frère me manquait déjà.

Je lançais des cris chaque fois que j'arrivais dans le creux d'une colline pour entendre ses voisines me renvoyer les échos de ma voix.

J'aurais bien aimé que Thomas soit là pour faire cet exercice avec moi. On aurait alors demandé à Gustave de fermer les yeux et de deviner à qui revenait la réplique de chaque écho renvoyé. Gustave nous connaissait par cœur. À notre naissance, il travaillait

déjà pour nos parents. Mais malgré cela, quand on était ensemble, il n'arrivait jamais à mettre le bon prénom sur le bon visage.

Pour nous différencier, il nous donnait une balle fabriquée en feuilles de bananiers. Celui qui la renvoyait du pied gauche dans l'entrée de l'enclos, c'était mon frère. Il était gaucher. Moi j'exécutais le coup franc du pied droit.

Sur le modèle de nos voisins hollandais, chez mes parents on mangeait du pain au petit déjeuner. La nourriture des Blancs. L'école de la paroisse des missionnaires aux fruits défendus était fréquentée par des enfants blancs. L'un d'eux, Wim, était dans la même classe que ma grande soeur. Il parlait le kinyarwanda aussi bien que ses copains rwandais à qui il donnait des explications supplémentaires en calcul quand le maître s'était absenté. On le croyait plus intelligent parce qu'il était blanc jusqu'au jour où il avoua à ma sœur que sa maman lui donnait des leçons particulières sur base du programme que suivaient les petites têtes blondes de son âge aux Pays-Bas.

Avant d'être envoyé chez ma grand-mère paternelle, j'aimais beaucoup aller chez ma grand-mère maternelle, de l'autre côté de la rivière rouge. Elle était très attentionnée et peu exigeante avec ses petits enfants. Pour rejoindre sa colline, il y avait toujours un moment particulier où mon cœur se mettait à

battre la chamade. Je devais passer devant une petite maison construite juste au bord de la rivière, non loin du pont. Elle était à peine visible à partir de la route à cause de gros arbres bordant celle-ci. Son toit en chaume se confondait avec les feuilles de bananiers très touffus. Côté rivière, il était recouvert d'un rideau de papyrus sur lesquels venaient se nicher des colonies de grues couronnées. Ainsi le tableau était complet. On disait que les occupants avaient creusé dans la maison un tunnel la reliant à la rivière. Il leur était attribué la mauvaise réputation de tendre des embuscades aux passants sur cette route à la tombée de la nuit et parfois même en pleine journée. Ils les arrêtaient et les dépouillaient de leurs biens avant de les jeter dans le tunnel pour un aller simple vers la noyade inévitable dans la rivière rouge. Les victimes étaient alors prises dans le torrent de la rivière vers ses profondeurs boueuses sans aucune chance d'être retrouvées.

Arrivé à proximité de la petite maison, juste après le pont, je commençais à courir. J'accélérais le rythme lorsque les buissons commençaient à bouger à mon passage. J'entendais les pas derrière moi mais il n'était pas question de me retourner. C'était la légende qui conseillait cela. Celui ou celle qui se retournait signait son arrêt de mort, ne pouvant plus échapper aux habitants de la maison des coupeurs de tête.

Je courais encore longtemps jusqu'au moment où je n'entendais plus les pas saccadés de tout un régiment à mes trousses. J'avais alors la maison de ma grand-mère en ligne de mire. C'est à ce moment que je reprenais mon souffle.

La rumeur était connue dans toute la région, même au-delà. Les automobilistes qui empruntaient cette route redoutaient d'y tomber en panne. Personne n'avait jamais été témoin d'une disparition ni de loin ni de près, mais le mystère n'avait pas pris une ride. Tout le monde était au courant de cette histoire, mais personne n'était sûr de rien, ce qui entretenait la peur.

Les propriétaires de la maison diabolique étaient des gens ordinaires partageant le quotidien avec les autres habitants de la colline. Ils assistaient au culte du dimanche et venaient se faire soigner à l'hôpital comme tout le monde. On les retrouvait dans tous les événements festifs. Tous rivalisaient d'attentions à leur égard pour conjurer leurs foudres. On se pinçait entre voisins à leur passage mais personne n'avait jamais osé aborder le sujet avec eux. La nuit tombée, chacun évitait de croiser leur chemin. Ils étaient tellement craints que même les autorités n'avaient pas souhaité se lancer dans une enquête les concernant.

Un jour quelqu'un osa défier un des leurs en lui disant qu'il ne serait même pas capable de tuer une mouche. L'autre acquiesça sans faire de vague. Il resta

muet pour que le mystère reste entier. Il reculait pour mieux sauter, puisque le soir même, sur le chemin de retour à son domicile, le courageux provocateur eut la peur de sa vie. Il fut attaqué par des inconnus et se réfugia dans les marécages. Il y passa la nuit, de l'eau boueuse jusqu'aux genoux, préférant se faire piquer par des moustiques infestés de malaria plutôt que de subir la décapitation. Il n'osa sortir de sa cachette qu'au premier chant du coq, se traîna jusqu'à son domicile dans un état second. Le lendemain, les supposés coupeurs de tête burent à la santé du fugitif prêt à payer toutes leurs consommations d'urwagwa à la buvette du pont de la rivière rouge tout en faisant semblant de ne pas être au courant de l'épisode de la veille au soir.

Quelques jours plus tard le malheureux fut hospitalisé pour une malaria fortement positive.

L'ignorance du mobile de ces coupeurs de tête mettait encore plus de piments dans la rumeur. Ainsi ils n'avaient pas de cible privilégiée. Dans pareil climat, tout le monde était logé à la même enseigne de la peur.

De retour de chez ma grand-mère, après ses recommandations de faire attention aux abords de la rivière rouge, l'exercice était le même qu'à l'aller. Je ne reprenais mon souffle qu'après avoir franchi le pont. Au pied de la colline, des missionnaires

j'abandonnais la route pour pénétrer dans leurs jardins à fruits défendus tout en priant le même Seigneur qu'eux, Dieu, pour que leur jardinier défenseur de goyaviers et d'avocatiers soit occupé ailleurs, loin de mon chemin.

En allant vivre chez ma grand-mère paternelle, je savais qu'elle était très exigeante avec les ouvriers de son « urugo », propriété, une des plus grandes de la région. Je pensais bénéficier d'un traitement de faveur vu mon jeune âge.

— Je suis quand même aussi son petit-fils, dis-je à Gustave pendant qu'on escaladait la dernière colline avant d'arriver chez elle.

Pour elle ce n'était que le travail qui comptait. Elle possédait plusieurs vaches à grandes cornes ainsi que des moutons et des chèvres. Elle produisait du sorgho, du maïs, des haricots dont ses greniers étaient toujours remplis. Mais ce qui avait fait sa réputation au delà de plusieurs collines, c'était la bière de banane de sa production, dont seul Alfred, son ouvrier en chef, détenait le secret de la fermentation.

Le dos de ma grand-mère avait été définitivement courbé par une vie de labeur, d'abord chez ses parents agriculteurs comme elle, ensuite chez son mari qui, me raconta-t-elle un soir au coin du feu, ne l'avait pas épousée uniquement pour ses beaux yeux. Sa

réputation de travailleuse avait franchi la rivière au nom prémonitoire de « Kabakobwa », la rivière aux filles, qui était difficile à franchir surtout pendant les saisons de pluies. Son futur mari n'avait alors pas hésité à braver les intempéries, à affronter les vagues violentes de la rivière sortie de son lit après les pluies diluviennes, pour n'aller effleurer que du regard sa belle promise, encore sous le toit de ses parents.

Nous arrivâmes dans l'urugo au milieu de la matinée. Elle était vide. Ma grand-mère et ses ouvriers étaient tous partis dans les champs. L'activité y était intense car il fallait récolter le sorgho et le maïs avant l'arrivée des pluies menaçantes. Les journées de travail y commençaient très tôt, trop tôt à mon goût. Je le compris tout de suite. À l'aube, le deuxième jour après mon arrivée, et après avoir médiocrement dormi entre deux nattes en papyrus, je fus réveillé par la voix décidée et autoritaire de ce bout de femme d'un mètre cinquante et d'un âge avancé mais inconnu.

Pour mon entrée en matière, je devais traire les vaches. Pendant que j'essayais péniblement d'émerger, elle planta le décor :

- Quand te lèves-tu chez tes parents?
- À sept heures.
- C'est quand sept heures?
- C'est quand il y a déjà le soleil.

Elle fronça les sourcils avant de continuer son initiation musclée au travail dans l'urugo. La notion d'heure lui était totalement étrangère.

– Quand le soleil est là !, s'étonna-t-elle. J'appelle cela de la pure fainéantise, car à cette heure les troupeaux sont déjà dans les pâturages où la rosée matinale tapisse encore l'herbe.

Je sursautai à ses propos et lui demandai à mon tour :

– À quelle heure vous levez-vous alors ici ?

– On se lève au premier chant du coq.

– Mais il fait encore nuit !

– Ce n'est pas parce qu'il fait noir que le jour ne s'est pas encore levé.

Elle ajouta, avec un sérieux évident, sans quoi j'aurais cru à une blague :

– Demain c'est toi qui vas réveiller tout le monde et il ne faudrait pas qu'on commence la journée en retard.

J'acquiesçai de la tête. J'étais content d'être désigné comme régisseur, mais en même temps très angoissé à l'idée de ne pas me réveiller à l'heure et de retarder toutes les activités.

– Et le petit déjeuner, c'est pour quand ?, demandai-je enfin.

– Ici tu n'es pas chez les Blancs, on ne mange qu'après le travail, me répondit-elle avec autorité.

C'était elle qui fixait les règles et celles-ci ne se discutaient pas. J'aurais pu lui rétorquer que je n'avais pas demandé à venir chez elle mais cela ne m'effleura même pas l'esprit. Cela n'aurait rien changé. On ne répond pas ainsi aux aînés, encore moins à sa grand-mère.

Alfred, le responsable de la traite, avait assisté aux injonctions de ma grand-mère à mon égard. Il était gêné de faire travailler le petit-fils de sa patronne et surtout le fils de l'inspecteur des écoles.

Pendant cette première journée à la ferme, il me fit comprendre que j'avais intérêt à ne pas prendre à la légère ce que ma grand-mère m'avait dit. La grasse matinée n'était pas une habitude de la maison.

Le lendemain, c'est lui qui vint discrètement me réveiller au premier chant du coq pour m'éviter les réprimandes de sa patronne.

Un grand fossé séparait la façon dont on vivait chez ma grand-mère et la vie de château que je menais chez mes parents.

C'était une catastrophe pour un petit garçon de cinq ans qui ne pouvait plus boire son lait chaud le matin alors qu'il était directement à la source. Il me fallut faire le deuil du pain frais de Gustave au petit déjeuner. Par la suite, je finis par m'habituer à ce qui m'était pénible au départ. Deux nattes en papyrus avaient fini par me faire oublier le matelas confortable et la couverture en coton de chez mes parents.

Tous les matins après la traite, je conduisais mon troupeau dans les pâturages parfois très éloignés de la ferme. Ma grand-mère avait au préalable emballé avec soin dans des feuilles de bananiers ma ration de midi. Le menu se déclinait en quelques ingrédients se relayant suivant les saisons : patates douces, haricots

verts ou rouges, manioc, ignames, petits pois, colocases ou bananes vertes.

Me retrouver seul dans la nature, mon activité préférée, avec comme compagnes mes vaches, me donnait un certain goût de liberté. J'étais le roi de la jungle, le lion, et les autres animaux de la faune étaient sous mes ordres. À la tombée de la nuit je ramenaient le troupeau à la ferme en chantant les exploits guerriers que je n'avais jamais réalisés en plus des chants vantant la beauté de chacune des vaches du cheptel. Il m'arrivait parfois de les contempler jusqu'à en oublier de rentrer. J'entendais alors l'écho de la voix d'Alfred retentir sur les versants des collines, me demandant de me dépêcher pour la traite du soir.

Je commençais mon ballet à cornes dans l'obscurité de la nuit ou sous l'éclairage de la lune et des étoiles. L'essentiel c'était de chanter sans discontinuer jusque dans l'urugo. Du haut de mes cinq ans je n'avais pas peur de la nuit. Rien ne pouvait m'arriver. La compagnie des vaches pourtant sans défense me sécurisait. J'étais loin d'imaginer qu'une hyène pouvait s'attaquer au troupeau et pourquoi pas au berger. J'en pris conscience une nuit d'été. L'histoire pourrait s'intituler « Terreur dans la nuit » :

Pendant que nous dormions à poings fermés dans la case principale, nous fûmes réveillés par des bêlements de détresse provenant de la petite case des chèvres.

Alfred sortit en criant « Au voleur ». On entendit la hyène se retirer dans un sourd rugissement, laissant

agoniser la chèvre dont elle avait commencé à dévorer le cou. La peur qui commençait à m’envahir se dissipa très vite quand Alfred me rassura :

– Tu n’as plus rien à craindre, on l’a fait fuir. On est plus forts que lui.

Le lendemain matin, comme si de rien n’était, je repris le chemin des pâturages sauvages sans trace dans mon esprit des événements de la veille.

Les ouvriers étaient polyvalents et capables d’accomplir tous les métiers au sein de l’urugo. Je n’échappais pas à la règle. Ainsi je devais être utile aussi bien dans les plantations qu’aux soins des animaux. Quand je ne gardais pas les vaches, je ne bénéficiais pas pour autant d’un bonus d’heures de sommeil. L’équipe qui allait travailler dans les champs se levait en même temps que celle préposée aux vaches. Chacun prenait des provisions pour toute la journée car le travail ne se terminait qu’au coucher du soleil.

Le petit garçon privilégié, fils d’un inspecteur des écoles, était devenu le petit-fils d’une paysanne et s’était fondu dans le moule d’un vrai apprenti fermier, oubliant les chaussures venues directement de Hollande. Chez ma grand-mère, leur port était incompatible avec les différentes activités de l’urugo. Sachant cela, ma mère avait d’ailleurs omis de les préparer le jour où elle avait fait mon sac la veille de mon départ. Sans lui en toucher un mot, je les

avais rajoutées au bagage, pensant à un oubli de sa part. Elles restèrent ainsi plusieurs mois dans le fond de mon petit sac. Mais un jour, en allant puiser de l'eau dans la vallée, l'envie me prit de les porter, à l'abri des regards. Sur le chemin du retour, avec maalebasse d'eau sur la tête, les semelles glissèrent sur l'herbe mouillée et laalebasse se cassa. Je mis en place toute une stratégie pour expliquer à ma grand-mère les circonstances dans lesquelles cela s'était passé. Il ne fut aucunement question de lui révéler la vraie cause de la glissade. J'avais d'abord pris soin de retirer les chaussures et de les dissimuler dans les buissons. C'est seulement après plusieurs heures que j'allai les récupérer avec beaucoup de précautions et sans en faire part à personne, pas même à Alfred, mon ouvrier de référence. Bien plus tard, alors que je voulais les essayer à nouveau, je réalisai avec stupeur qu'elles étaient trop petites pour mes pieds qui avaient grandi et qui étaient devenus durs comme une peau de crocodile. Ma grand-mère avait d'autres champs à labourer plutôt que d'inspecter mes pieds au quotidien.

À sept ans, vint le jour d'entrée à l'école. Le vendredi midi, trois jours avant le lundi de la première semaine de septembre, je fus à moitié surpris par la visite de Gustave, l'homme de confiance de mes parents. Il venait demander à ma grand-mère de me libérer pour aller essayer l'uniforme que ma

mère avait fait confectionner en mon absence. Je pensais tout naturellement qu'il venait me chercher pour commencer la scolarité dans la paroisse des missionnaires, ce jardin d'Eden. Je me réjouissais d'avance de prendre le chemin de l'école avec ma grande sœur Antoinette et mon frère Thomas.

Chemin faisant, je manifestai auprès de Gustave, ma joie de retrouver mes frères et sœurs et surtout d'aller à la même école qu'eux. Il ne réagit pas. Était-il dans les secrets des dieux ? Il évita d'aborder le sujet. Arrivé à la maison de mes parents, j'essayai avec enthousiasme le short long jusqu'aux genoux assorti à la chemise de la même couleur kaki.

Je me prenais pour un des chasseurs d'éléphants dont les photos, illustrant leurs forfaits en forme de trophées, ornaient les murs de nos amis les Van Hoof.

Après l'essayage, ma mère conclut qu'il n'y avait pas de retouche à faire sur ma tenue. Je ressemblais à un épouvantail dans un champ de maïs sans vent. Ceci était surtout vrai quand je serrais la ceinture de la chemise autour de mon petit ventre. Les deux poches de la chemise devenaient saillantes comme si elles contenaient des cartouches à tirer l'éléphant. L'uniforme des filles était plus simple dans sa conception. C'était une robe bleu foncé, longue jusqu'aux mollets et parfois jusqu'aux talons.

Le dimanche, la veille de la rentrée scolaire, mon père demanda à Gustave de venir me chercher dans

la cour où Thomas et moi jouions au ballon avec nos copains.

On attendait la dernière visite des Van Hoof, avant la rentrée scolaire. Je ne me doutais nullement du sujet de cette convocation. C'est avec beaucoup d'enthousiasme que je courus vers l'intérieur de la maison. D'un air tout naturel, comme pour la première fois, il m'annonça que le lendemain matin Gustave allait me conduire à la petite école sur la colline de Gatovu. Je compris par là que j'allais continuer à vivre chez ma grand-mère. La déception fut à la hauteur de l'espoir que j'avais nourri d'aller à l'école de la mission. C'était pour moi l'endroit du savoir, partagé avec les enfants blancs. Ne pas m'y envoyer signifiait me priver de ce savoir mais aussi des fruits, des voitures croisées de temps en temps sur la route de la paroisse, du pain au petit déjeuner, du port des chaussures et de la chasse aux bonbons.

Les classes de cette école étaient modernes : portes et fenêtres métalliques habillées de vitres, toitures en tôles ondulées rouges comme l'église et l'hôpital, murs peints en blanc. Elles étaient équipées de vrais pupitres, les mêmes qu'en Hollande, m'avait dit Roel. Leur sol était lissé au ciment.

La première fois que mon père m'avait envoyé vivre chez ma grand-mère, je n'avais pas osé dire combien ça m'embêtait d'abandonner mon frère jumeau qui, d'ailleurs, avait fait des pieds et des mains pour m'accompagner, sans résultat. Je ne pouvais pas

transgresser la tradition familiale. Ma sœur aînée avait déjà vécu l'expérience sans se lamenter mais elle était quand même revenue à la maison à sept ans. Je me demandai pourquoi je venais d'être privé de ce privilège. Mais, avec mon petit sac sur le dos, je partis sans manifester mon mécontentement.

Chez nos proches voisins, c'était pareil. Un enfant pouvait apparaître du jour au lendemain dans leur enclos et se mêler à nos jeux sans présentations préalables comme si on se connaissait de longue date. On savait qu'il devait être le neveu, le cousin ou le petit-fils. Parfois même l'oncle, plus jeune que ses neveux. En fait, on n'en savait rien mais on s'en souciait peu. Ce n'était ni sa taille, ni la longueur de son nez ou la largeur de ses narines qui nous intéressaient. Il était de la famille de nos voisins et c'était le plus important. C'était notre copain. On ne s'en serait jamais sortis si on avait chaque fois voulu connaître les liens familiaux de l'un avec l'autre.

Dans notre famille j'avais aussi vu débarquer des cousins dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Ils venaient nous rendre visite à l'improviste et s'installaient pour plusieurs mois avec comme seule identité le nom de leur père ou de leur mère, cousins lointains de mes propres parents, dont souvent ils ignoraient l'existence. On ne refusait pas un enfant de plus dans une famille. Il n'était jamais de trop. C'était même parfois une main-d'œuvre.